Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 5

Artikel: Discours à des sourds [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569751

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Discours à des Sourds

par Bichon

Suite et fin.

Et si je parlais maintenant de moi ?

1) Quand j'étais écolier, j'accompagnais souvent à la promenade mon grand-père, un grand-père charmant, qui discutait très librement de toutes choses avec moi. — « Tu n'es pas sot, tu peux tout entendre », disait-il volontiers en me souriant dans sa barbe. Aussi notre conversation était-elle toujours intéressante. Un jour, elle devint même passionnante. Parlant des plantes bissexuées, mâle et femelle ensemble, je glissai sournoisement de la botanique à la bissexualité chez l'homme, dont je déclarai dans un souffle, avoir vaguement entendu parler. Entre nous soit dit, j'en savais déjà beaucoup là-dessus, peut-être davantage que grand-père. Mais un démon me poussait, d'abord d'en parler, puis d'écouter. J'étais craintivement curieux, comme si je cherchais instinctivement un appui, une approbation ou un blâme, de connaître, sur ce sujet difficile, l'opinion de quelqu'un que je respectais infiniment, et aussi j'étais désireux, bien imprudemment, de montrer mon savoir à la seule personne au monde dont je ne craignais pas la colère éventuelle, la sachant plus grondeuse que tapeuse. Surpris, et même étonné (on le serait à moins), grand-père n'insista très heureusement pas pour connaître les sources de ma « science ». Embouchant la trompette de Jérico, il vitupéra copieusement la vilaine « chose », qu'il jugeait dégoûtante et condamnable. Son habituelle largeur de vue n'allait pas si loin, qu'elle lui permît d'accorder un droit de cité, si minime soit-il, à l'inversion sexuelle humaine, qu'il croyait une exclusivité des hommes. Les sexes s'emboîtaient si bien l'un l'autre, à son avis, que le doute était impossible quant à l'activité « secondaire » de chacun d'eux. Furieux malgré lui, le mépris l'emportait cependant sur la haine. Ses idées d'avant 1900, compliquées de croyances religieuses ridicules en la matière, le poussaient à l'intolérance. Les sodomites ? disait-il : des gens malades, sinon mal élevés, qu'il faut punir pour les faire réfléchir, puis soigner pour les guérir. La grande famille dont il était le chef, prouvait sa parfaite normalité sexuelle; et lui étant normal, tous les siens étaient naturellement normaux. Pauvre grand-père ! lui qui veillait sur ma petite santé à grand renfort d'huile de foie de morue, que ne veillait-il avec la même vigilance sur ma petite vertu, quand je filais innocemment au galetas avec un galopin de mon âge, soi-disant pour entasser des bûches de bois.

2) Plus tard, à 40 ans, je discutais du même sujet avec un ecclésiastique de mon âge et de ma connaissance. Là aussi, la curiosité de savoir ce qu'en pensait un homme intelligent et instruit (mais l'intelligence a malheureusement des limites très strictes), me poussait « à tâter prudemment le terrain », avec l'espoir de trouver beaucoup de compréhension. Erreur. Moins violent que grand-père, le fonctionnaire du Ciel fut tout aussi formel dans ses conclusions. « Les sodomites sont des malades plus à plaindre qu'à blâmer, qui relèvent du médecin et de l'éducateur, sinon du juge en cas de récidive. Respect pour les Anglais, dont la législation ignore et poursuit l'amour qui n'ose pas dire son nom.

Pas question de discuter là-dessus, tant du point de vue humain que du point de vue légal; la Bible, sévère en l'occurrence, a jugé, et elle punit, etc. » Sermon d'une heure au moins, truffé de textes sacrés, de sentences et de lieux communs; de mises en garde aussi : mon ami me rappelait Moïse tonnant. A tout hasard, je priai le saint homme de me donner sa bénédiction, lui disant que je pourrais en avoir grand besoin. Comprit-il ma confession voilée ? Je veux le croire. Surtout je veux espérer que, vu la bonne et longue amitié qui nous lie tous deux, il aura fini par admettre, après nouvelle réflexion, que la soi-disant « maladie » qu'on nous prête, œuvre de la nature souveraine, mérite mieux que les habituelles critiques qui courent les rues, critiques qui ont fini par prendre figures de raisons — de mauvaises raisons. Quant à la Bible, il est normal qu'elle soit sévère à notre encontre, puisque ce sont des hommes qui l'ont écrite, des hommes pas moins critiqueurs et pas moins sots que ceux d'aujourd'hui, tout inspirés qu'ils étaient; car pour condamner au nom d'un principe supérieur l'homme est éternellement lui-même, sûr et certain d'être dans le vrai. Et puis, la Bible est la Bible dans ses promesses de salut, non dans ses condamnations.

3) Dernièrement, mon neveu, frais émoulu de la caserne, vint me dire bonjour et me montrer fièrement ses galons de bon tireur. Entre nous deux l'atmosphère est très détendue; je suis pour lui un vieil ami compréhensif plus qu'un vieux parent solennel. Le jeune homme parlait de tout et de rien, mais uniquement de son cours militaire. Il fut question par hasard d'une amourette avec une jeune et jolie sommelière du patelin de cantonnement, puis également (mais cela raconté d'un ton désolé) de deux petits fous surpris ensemble aux pissotières. Le cas était incertain, donc peu grave heureusement. N'empêche que mon viril neveu fut catégorique : « On devrait leur couper . . . tout ce qui pend. »

Trois générations, trois points de vue presque semblables, trois opinions convergentes sur le même sujet. A peine si, avec les années, les remèdes sont devenus plus raisonnables, les jugements plus nuancés, les conclusions plus intelligentes. La raison continue ici à danser en rond. La manière de voir aujourd'hui, reste la même que la manière de voir de toujours. Par crainte d'être taxé de sodomite, l'homme du commun refuse et refusera toujours de nous accorder les circonstances atténuantes même si, intérieurement, il est sûr de notre bon droit. Car l'homme du commun est loin d'être un héros; il n'est pas prêt à affronter, pour nos beaux yeux, l'averse des moqueries douteuses L'élite médicale, l'élite intellectuelle, dont nos milieux attendaient beaucoup, justement parce qu'elles sont des élites, se récusent également (sauf quelques nobles exceptions personnelles); elles aussi sont divisées quant à la légalité de notre droit naturel et surtout quant aux causes de notre inversion. Toujours ces condamnations appuyées sur la Bible, sur la morale, sur l'éducation bonne ou mauvaise; toujours cet esprit du passé, qui fausse celui du présent. J'ai bien peur que, longtemps encore, l'écho nous rapporte méchamment : « Haro sur le sodomite, cause de tous nos maux domestiques. »

Tout espoir est-il cependant vain ? — Non ! Je crois que, avec le temps, beaucoup de temps, des jours meilleurs viendront pour nous. Des jours meilleurs ont toujours fini par venir. Voyez la sorcellerie, l'escla-

vage, l'intolérance religieuse et nombre d'autres problèmes maudits : le temps, la masse humaine, l'instruction primaire les ont vaincus, sans aide de l'intelligence (laquelle n'est souvent qu'une illusion). L'amour dit sodomite connaît des hauts et des bas; il est toléré de nos jours, il était cause de mise à mort au Moyen-âge. Il heurte encore trop de soi-disant idéaux, de soi-disant principes supérieurs, pour ne plus connaître d'opposition. Et l'opposition de l'élite renforce celle du commun.

L'histoire de la sodomie est intéressante. Sans remonter au déluge, et me limitant au seul monde connu, je vois d'abord Sodome et Gomorrhe de biblique mémoire; puis les Perses et les Assyriens, qui ont laissé en la matière des aveux sous forme de bas-reliefs aussi beaux qu'évocateurs; la Grèce, où notre amour avait droit de cité sous le nom charmant d'amour grec (preuve de la haute intelligence de ce peuple); Rome, patrie de tous les arts, notre art d'aimer y compris; l'Egypte, mère des religions phaliques. Une mention spéciale pour la Renaissance, très illustre et très noble fleuron de notre amour. Je vois encore les solitudes australiennes, les Pampas, le Far-West, tous pays riches en hommes et pauvres en femmes — ce qui amène forcément aux accommodements en matière d'amour. Je vois les marins, les soldats isolés, les prisonniers, tous grands garçons privés de femmes, et par là poussés dans des bras qui ne sont pas toujours féminins (sans que pour autant ces drôles soient de notre bord). Savez-vous que de braves garçons de chez nous, totalement normaux, évitent la femme (sans cependant éviter tout partenaire) par peur panique des complications sentimentales, par crainte d'une certaine maladie et par souci financier ? Encore une mise au point : les castrats ne sont pas forcément des nôtres, en dépit de leur voix pointue. Ceux qui sont nés avec des instincts normaux, restent sexuellement normaux, en usant simplement de moyens de remplacement. En résumé, notre histoire se confond avec l'Histoire universelle, et cela jusqu'au Jugement dernier.

De nos jours donc, la sodomie n'est plus cas pendable. Mais la Justice, quand elle tient un des nôtres, frappe durement de ses verges et de son mépris, comme si c'était circonstance aggravante d'être ce que nous sommes. Quant à la police, elle a ses listes spéciales, tenues toujours soigneusement à jour : la noire, pour les sodomites dont on est sûr qu'ils en sont et qui ont avoué (n'avouez jamais, entre nous soit dit), la grise, pour ceux dont on pense qu'ils pourraient en être, mais qui n'ont rien reconnu. Car il s'agit ici d'être prudent, de ne pas étiqueter à la légère; traiter un normal de « tante », c'est attenter à son honneur ni plus ni moins. Est-il besoin d'ajouter que ces listes (que je n'ai jamais vues) sont longues, que le gratin y coudoie la lie, que tous les âges de raison s'y retrouvent. Un flagrant délit vaut évidemment à l'intéressé les honneurs de la première liste. Une attitude équivoque, le fait de se promener souvent en compagnie masculine, dans des lieux peu fréquentés et à des heures indues, est un indice suffisant pour figurer sur la liste des « probables », portillon de celle des « certains ». Ah ! ces contrôles nocturnes au fond des parcs publics, ces vérifications de papiers d'identité à la lueur d'une lanterne sourde, quelle torture, et que d'angoisses s'ensuivent ! Nous ne la menons alors pas large (comme on dit), surtout ceux d'entre nous qui sont fonctionnaires, commerçants connus, personnalités publiques, personnes bien pensantes. Les vieux policiers n'insistent ja-

mais beaucoup; ils ont l'air de comprendre, sans approuver. Mais les jeunes, que de zèle dans l'accomplissement de leur détestable boulot. « Allez-vous coucher », nous disent presque paternellement les vieux. Le conseil est bon. Mais comment aller dormir quand on a le feu au derrière ? Et comment s'y prendre, le lendemain soir, pour ne pas repartir en chasse ? J'ai tout essayé quant à moi : je me suis raisonné, j'ai brigandé mon sexe, j'ai pris des bains de siège et des calmants, je me suis auto-suggestionné, j'ai fait serment solennel, j'ai prié, j'ai pensé à ma mère. La nuit venait, tentante, capiteuse, prometteuse, et je repartais à l'aventure, tout amour des cheveux aux orteils, le sexe en bataille et le cœur suant d'angoisse. Je déambulais dans certains sentiers pleins d'ombre et . . . pleins d'ombres, où m'attendait l'amour à la sauvette . . . et parfois l'agent de contrôle. Je n'allonge pas, la chansonnette est connue.

Dans le vieux parc solitaire et . . . hanté,
Deux formes ont tout à l'heure passé . . . [1])

Dire ici que nous avons des « collègues » dans toutes les classes de la société, du haut en bas de l'échelle sociale, n'est pas nouveau ni étonnant; ajouter que dans nos rangs se pressent, à côté de simples et braves gens tels que moi et vous, de hautes personnalités politiques, financières, commerciales, intellectuelles, religieuses, artistiques, princières, etc. etc., est également le secret de polichinelle. Puissions-nous un jour, grâce à cette aristocratie, notre aristocratie, obtenir le droit de vivre librement et ouvertement, selon notre vision particulière de l'amour, laquelle empiète sur la sexualité. Car c'est d'en-haut seulement que peut nous venir une aide efficace. Si ceux des nôtres dans la classe gouvernante imposent leurs mœurs là où ils vivent, nous finirons bien, nous autres petites gens, par les imposer dans nos milieux populaires. Sur ce point, j'ai bon espoir en l'avenir.

Et pour finir par où j'aurais dû commencer : je crois vraiment (credo) que d'ici 100—150 ans, nous ne souffrirons plus de ségrégation sexuelle ni de mépris officiel (tout au plus d'une éternelle petite moquerie de la part des imbéciles); nous oserons afficher notre idéal d'amour, en faire une des bases de notre existence. Les lois seront refaites dans un esprit de plus grande justice et de plus grande équité envers nous. Elles nous seront enfin bénéfiques comme à tout autre honnête homme; elles défendront notre honneur et nos intérêts légitimes, elles nous protègeront des maîtres-chanteurs, dont la race exécrable n'est pas près de s'éteindre. Savez-vous que dans notre petit pays, nombreux sont les maîtres-chanteurs qui vivent grassement aux dépens de pauvres homosexuels apeurés; nombreux aussi les nôtres qui, par crainte du scandale (qui finit toujours par éclater), paient un moment de faiblesse sodomite de toutes leurs économies, de toutes leurs réserves, sans pour autant voir jamais la fin de leur supplice ? Des familles sont détruites, des vies abrégées, des innocents souffrent; les maîtres-chanteurs prospèrent, se riant des barrières vétustes qu'on leur oppose. Demander protection à la police, à la Justice ? Impossible, ou presque impossible : ces dignes Autorités

[1]) Les Fêtes Galantes - Verlaine (aussi un des nôtres).

ignorent la plus élémentaire, la plus humaine discrétion; elles traitent nos affaires intimes comme s'il s'agissait d'un procès de mur mitoyen, avec tout l'éclat et tout le tamtam habituels. Nos malheurs doivent servir d'exemple. En fait d'exemple, c'est souvent celui du suicide. Notre martyrologue est sans fin, aussi douloureux que celui des Juifs et des nègres. Comme les Juifs et les nègres, nous ne sommes pour personne un danger, public ou privé; mais l'homme est ainsi fait qu'il veut des victimes, si possible innocentes. Avez-vous remarqué ? les Juifs et les nègres sont, de tous les humains, les plus tolérants à l'égard de notre « malheur ».

Mais regardons quand même vers l'Avenir (avec un grand A), en qui nous mettons tout notre espoir. L'homosexualité fera l'objet — doit faire l'objet d'une étude exclusivement scientifique, clinique et psychiatrique, partant de l'hérédité, des hormones, de l'insémination, de la gestation, que sais-je ? de tous les mystères qui président à l'enfantement, par exemple celui du « mariage », parfois si mal assorti, d'une mentalité mâle ou femelle, avec le sexe du fœtus correspondant; et aussi, cette curieuse alternance : deux ou trois normaux, un anormal, qui revient comme le retour des saisons. D'une telle étude scientifique sortira forcément une explication définitive et claire de notre cas, valable pour tous les milieux, religieux, juridiques, populaires, etc.; et par la même occasion, on nous accordera peut-être enfin ce fameux certificat de bonne vie et bonnes mœurs auquel nous aspirons tant. Pour une fois, la morale et la religion n'auront pas voix au chapitre des recherches nous concernant; en effet, la nature a mis au point la sexualité en général, bien avant qu'on ne parle seulement de morale et de religion.

Fini également de mettre d'emblée à l'index tout ce qui touche, tout ce qui a trait à l'expression artistique de nos amours, lesquelles sont aussi belles que les amours dites normales, même plus belles parce que plus rares. Ainsi, les pièces de théâtre et les films franchement sodomites seront autorisés au même titre que les aventures de Manon et celles de Casanova, protégés au besoin. L'œuvre des peintres et des sculpteurs de notre bord trouvera une compréhension identique. La vente de nos revues sera autorisée à ciel ouvert. Et puisque les parcs nous sont décidément un danger la nuit, nous aurons nos lieux de rendez-vous publics, ouverts et couverts — non pas seulement des locaux discrets et presque cachés comme aujourd'hui, mais libres au grand jour, au grand public, le grand public sodomite étant plus considérable qu'on imagine. Nul doute que de tels restaurants, bars, etc., finiraient par être universellement admis, comme ont été admis en fin de compte les cafés de tempérance (honnis voici 50 ans), les camps de nudistes, tout ce qui frappe et froisse au début, et devient ensuite monnaie courante. Dans une atmosphère sans crainte et sans contrainte notre tenue sera aussi parfaite et normale que celle de n'importe quel autre public, n'importe où; ceux qui pensent le contraire sont des imbéciles. Notre santé y gagnera et la morale publique n'y perdra rien. Des agences d'un genre matrimo-amical favoriseront les rencontres et les amitiés dignes de ce nom, en ce sens que les plus âgés d'entre nous (les jeunes trouvent sans agence), les casaniers, les malades, les handicapés, les pauvres diables, les complexés, les chômeurs même, sauront à quelle porte s'adresser pour trouver une aide au moins morale en trouvant un camarade, un ami, affligé éventuelle-

ment des mêmes difficultés, sinon animé d'intentions idéalistes (ça se voit). L'amitié vraie fleurira, l'amitié étant la marque tangible et visible du sentiment dont l'amour est la marque intime et secrète.

A lire ces pages, il peut sembler que le mouvement sodomite soit d'ordre exclusivement sexuel. Physiquement parlant : oui; moralement : non. La question sexuelle est notre marque distinctive, notre Made in Sodoma; elle n'est pas notre seule raison d'être et de respirer — je crois l'avoir prouvé. J'ai voulu ce texte en rapport avec la vie de tous les êtres que nous sommes et de tous les jours que nous vivons; c'est dans cette idée qu'il faut le lire, presque religieusement. Si LE CERCLE accepte d'imprimer « Discours à des Sourds », je prie les lecteurs éventuels de me faire savoir ce qu'ils en pensent, par lettres à paraître dans notre Revue : non pour m'insulter ni me féliciter, mais pour faire avancer la question des questions. C'est en premier à nous de pousser à la roue, à notre roue.

O Sodome ! o Gomorrhe ! hauts lieux de nos amours maudites; puissions-nous un jour confondre l'Ancien Testament, comme les Israéliens, après des siècles de luttes et de souffrances, sont en train de confondre le Nouveau.

Une lettre

Mon ami,

Tu avais promis de m'écrire durant tes vacances, et je n'ai rien reçu. Je pense que tu es de retour, j'imagine que tu n'oses m'en prévenir par crainte de reproches et par agacement de te sentir fautif. Comme tu dois m'en vouloir de ton silence ! Eh ! bien, ces reproches, je veux te les faire pour que tu en sois débarrassé; je te sais capable d'y répondre par une plaisanterie, un paradoxe, et nous en ririons ensemble si j'étais près de toi.

Mais il est dangereux de commencer un reproche par lettre. C'est une porte ouverte, tous les reproches accumulés s'y précipitent, et j'ai eu quelques semaines de réflexions durant lesquelles tristesses, rancœurs, regrets et récriminations se sont entassés. Voici la porte ouverte, et voici l'avalanche !

Je t'ai aimé, tu le sais. Tu m'as sans doute aimé et tu ne l'as pas su. Je m'en suis douté, mais tu le niais avec tant de conviction que je me suis laissé prendre à tes déclarations d'amitié pure. J'ai été très malheureux, c'était passionnant. Tu me donnais un beau rôle dramatique, et je l'ai joué avec conviction. Que d'amirables variations sur ce thème : je l'aime, mais il ne veut que mon amitié ! Soyons donc cet ami dévoué, gai, présent dès qu'il le souhaite, effacé dès qu'il se détourne. Surtout, ne jamais parler de mon désir, cacher soigneusement combien son corps me bouleverse ! Il me l'a bien dit : je ne suis pas son genre physiquement. Mais tout accepter pour qu'il soit là, pour qu'il me donne son sourire, sa mauvaise humeur . . . En un mot, soyons amis ! Et puis tout au fond, l'hypocrite pensée : peut-être qu'un jour . . .